

Laurent Trousselle

Janarthan

TOME I



Tous droits réservés, reproduction interdite. Article L. 111-1 du Code de la propriété intellectuelle :

L'auteur d'une œuvre de l'esprit jouit sur cette œuvre, du seul fait de sa création, d'un droit de propriété incorporelle exclusif et opposable à tous. Ce droit comporte des attributs d'ordre intellectuel et moral, ainsi que des attributs d'ordre patrimonial [...].

– Version «β» en cours d'achèvement.

Précision pour le lecteur suisse. Les règles de typographie observées dans ce texte sont françaises, ce qui signifie par exemple qu'il y aura de l'espace avant certains signes de ponctuation...

Janarthan

*À bord du DS Stadt Rapperswil, le vendredi 12 juillet 2****

Janarthan avait manœuvré pour éviter que sa famille assiste à la soirée de remise des diplômes. Son nom complet était Janarthan Kumarasamy Rajmohan et un tel patronyme expliquait à certains – sa classe comptait un Italien, une Ukrainienne et deux sœurs grecques – pourquoi ses parents ne le rejoindraient non plus au traditionnel dîner de fin de scolarité. La maman de Janarthan était une petite femme, menue même, quand lui pesait presque cent kilos, et personne n'aime afficher ce genre de contrastes.

Le bateau à aubes blanc, à l'instar des autres encore en service sur le lac de Zurich, atteindrait dans moins d'une heure l'embarcadère de la presqu'île d'Au, non loin d'un restaurant au milieu des vignes, à une vingtaine de kilomètres à l'est de la ville ; depuis des lustres la *Kantonsschule Enge* y organisait chaque année un dîner-hommage aux récents diplômés, et elle le faisait traditionnellement précéder d'un apéritif à bord.

Avant cela et à 18 heures précises, élèves et profs, parents et amis devaient embarquer *Bürkiplatz*, suite à quoi chacun rentrerait par un train de fin de soirée, ou le lendemain si affinité...

On avait de la chance avec la météo cette année, il faisait vraiment beau, un peu chaud, et alors qu'une atmosphère de noces commençait à prendre dans l'assemblée d'élèves grisés, entourés de leurs proches endimanchés et de professeurs qui les félicitaient, Janarthan, lui, préférait rester à l'écart. Il s'occupait l'esprit à observer les filles de sa classe. Elles étaient toutes en robe longue, maquillées et plus jolies qu'à l'ordinaire, soudain plus femmes...

À un moment, il avait bien entamé un tour parmi les groupes qui ne cachaient pas leur joie au milieu des leurs, mais en vain, son humeur n'était pas aux réjouissances collectives. Son diplôme maintenant derrière lui, il aurait pu profiter de sa soirée... mais il n'oubliait pas les difficultés qui avaient été les siennes trois ans auparavant, ses difficultés à se faire accepter par la classe, à se plier aux rythmes des études. S'habituer au lycée lui avait demandé de gros efforts, et voilà qu'il allait bientôt falloir remettre ça en entrant dans « le milieu du travail ».

La vitesse du bateau apportait un vent frais agréable sur son visage. Ses pieds le faisaient encore souffrir mais ça s'était atténué au fur et à mesure de la journée.

Histoire de faire quelque chose, le jeune homme se mit en mouvement et à un moment il passa devant un professeur qui se tenait lui aussi en retrait. Sans âge défini, c'était un prof toujours en veste sombre et invariablement dans ses pensées quand on le croisait.

Il l'accueillit (le cueillit ?) avec des mots dont Janarthan se serait bien passé :

- Comment expliquer l'absence de vos parents ?
- Monsieur... ! soupira le jeune diplômé en s'arrêtant à sa hauteur.
- Et bien ? Je vous écoute.
- Oui, mais pourquoi justement cette question ?! s'agaça Janarthan, tout en réussissant à sourire quand même.
- Parce que c'est la question que je me pose, répondit le prof.

Janarthan resta une ou deux secondes à regarder ses nouvelles chaussures – aussi neuves que le pantalon de costume gris ourlé par sa mère la veille au soir... –, et puis il essaya de botter en touche :

– Ma mère ne parle pas l’allemand, M’sieur. Ou alors très mal... Enfin, c’est compliqué ! Mais vous, où est votre amie italienne ?

Ce fut alors au tour du prof de masquer ses pensées derrière un sourire. Un drôle de sourire.

Radio couloir évoquait depuis des années une certaine femme brune en compagnie de laquelle deux élèves prétendaient avoir croisé ce prof au petit matin, et en ville alors qu’il habitait Wädenswil, la petite bourgade sur le lac après Au – où l’on se rendait justement ce soir.

– Votre mère aurait été fière de se trouver à bord avec nous... insista le prof en cherchant d’une main le bastingage derrière lui.

Il se tourna ensuite vers l’eau dans un geste lent, un mouvement où seuls ses deux talons touchèrent le pont de l’antique bateau. Il y eut ensuite un silence.

Le jeune homme réfléchit que ce prof était le seul à l’appeler Janarthan quand tous les autres, tout le monde disait Johnny.

– C’est compliqué... répéta Johnny en se tournant lui aussi vers le bastingage.

– De tels moments ne reviennent jamais.

– Je sais.

– Assister à la remise de votre diplôme aurait été un motif de fierté pour votre mère. Et vous l’en privez pour une vague gêne que rien ne justifie, vous le savez très bien. Nous en avons déjà parlé. Au début vous rougissiez facilement, Janarthan, vous étiez une personne timide. Mais plus maintenant, je me trompe ?...

– Je ne rougis jamais, Monsieur, parce que ma peau est noire ; vous êtes comme Dominic ! plaisanta Janarthan désireux de passer à un autre sujet – Dominic, c’était un de leur classe qui militait dans les jeunesses d’un parti aux affiches évoquant la couleur des moutons (à éjecter de Suisse).

– Mais je suis noir moi aussi ! rétorqua le prof songeur, sans détourner le regard de la berge qu’on voyait défilier au loin.

Il avait pourtant la peau blanche. Janarthan, heureux que sa mère disparaisse de la conversation, s’engouffra dans la brèche :

– Je sais. Vous nous l’avez déjà dit, M’sieur. Vous êtes *le noir le plus clair de toute la Suisse*. Sauf que non ; en fait, non : vous n’êtes pas noir...

Est-ce qu’entre eux une partie du *jeu des Arguties* était en train démarrer, même un jour comme aujourd’hui ?

– Savoir argumenter, c’est tous les jours, Janarthan, répondit le prof.

Ce jeu était une activité de classe dans lequel chacun préparait des arguments, des enchaînements logiques, pour s’apercevoir au final que prouver l’évidence n’est jamais aussi facile qu’on le pense... On aimait d’ailleurs ce prof un peu guindé parce qu’avec lui tout pouvait être dit dès lors qu’on savait rester dans les limites du respect mutuel, et d’un minimum de réflexion avant ses réponses.

Dans ces passes d’armes verbales, quelqu’un jouait à affirmer une chose aberrante, fausse, et la classe devait argumenter pour prouver qu’il ne disait pas la vérité...

– Et si on revenait à votre amie, l’actrice italienne, M’sieur. Un jour comme aujourd’hui vous pouvez le dire. C’est quoi,

cette histoire qu'un matin, vous sortiez tous les deux du Baur au Lac ?

Le Baur au Lac était un des grands hôtels de la ville.

À ce moment-là l'antique bateau croisa un voilier à l'intérieur duquel des enfants agitaient les bras en se réjouissant chaque fois que quelqu'un leur répondait.

– Hein, M'sieur !? insista le jeune diplômé.

En guise de réponse le professeur eut ce regard lointain qu'on ne savait jamais définir, mais il était visible que soudain pour lui le bateau, la fête et toute cette agitation autour n'existaient plus. C'était comme s'il rentrait en lui-même.

Se peut-il que je l'aie peiné ? se demanda Janarthan en se méprenant.

Il réfléchit à ce ragot, à ces deux filles d'une autre classe apercevant une femme voiturier ouvrant la portière d'un bolide à leur professeur en bonne compagnie. C'était improbable – mais d'un autre côté, pourquoi auraient-elles inventé ce détail que le voiturier était une femme ?

– Vous ne répondrez jamais aux questions d'ordre privé, hein ?! insista encore Janarthan, tout en souriant.

C'était un garçon aux regards parfois effrayés, aux traits balourds et capable de sourire des heures entières.

– ...Ne le prenez pas mal, ajouta-t-il. J'ai demandé ça juste parce que c'était *la question que je me pose* !

Revenant à la conversation le prof hochait la tête, amusé, et il eut ensuite l'air de chercher à clairement exprimer sa pensée :

– Savez-vous ce qu'on appelle une ligne de conduite, Janarthan ?

– Non. Mais je sais qui nous a enseigné que c'est une faiblesse de répondre à une question par une autre question...

– Vous voilà lâché dans la vie... poursuivit sans relever le quinquagénaire en veste sombre. Je vous conseille de travailler une image de vous, à votre avantage, et de n'y jamais déroger ensuite. D'en faire une « ligne de conduite » ...

– Et déroger, ça veut dire quoi ? demanda Janarthan.

Avec dans son sillage une jeune femme qui se tenait droite sur deux skis, un hors-bord jaune fonçait vers eux, de la musique s'en échappait et l'embarcation vira de bord à quelques mètres du *DS Stadt Rapperswil*.

Plutôt jolie, la skieuse portait un gilet de sauvetage jaune fluorescent taillé dans ces plastiques qui donnent envie de les toucher...

– Le restaurant est à Au et vous habitez Wädenswil, M'sieur. C'est tout près, non ?

– Ce n'est pas loin, en effet.

– Notre classe n'était pas une bonne classe. Et pourtant nous avons tous obtenu notre diplôme, réfléchit à haute voix Janarthan.

– Tous. Même votre amie Maureen. Qui a totalisé un nombre d'absences... record.

Là le jeune homme ne répondit rien. Trois ans qu'il rêvait en secret à cette camarade aux cheveux châains incroyablement fins, aux yeux vert amande... et les yeux en question n'avaient jamais trop regardé dans sa direction. Que ce prof en particulier ait deviné ses sentiments n'étonna pas Janarthan, et il pensa que c'était sans doute une forme de soutien, que de signaler ce soir, le dernier, que ses sentiments et sa frustration se remarquaient...

La minute suivante et en s'étant creusé la tête, le jeune homme relia ce point à l'idée de suivre une ligne de conduite : venait-on de lui conseiller d'insister avec Maureen ?

La jeune fille en skis nautiques tomba à l'eau et cela procura à Janarthan un petit plaisir – pourquoi ?

Le prof et l'élève parlèrent ensuite plus sérieusement, ils abordèrent ce *Praktikum*¹ à partir d'août, au sein d'une agence ZKB située *Riedtlistrasse*. Janarthan dit qu'il appréhendait son premier jour de travail. Elève désordonné et lent, toute la classe s'était étonnée de le voir décrocher un poste dans une banque. Envieux, certains avaient même commenté cette affectation, et Dominic avait osé ces mots – lesquels s'étaient soldés par une bagarre :

– Que la grosse Vache sacrée ne se fasse pas d'illusion : son stage, c'est un quota !

– Explique voir ça.

– Aucun problème. Ecoute-moi bien (et sors un de tes petits papelards pour noter) : une part de la clientèle aux mêmes origines que toi vit dans notre pays, alors il est commercial que *des comme toi* soient représentés au sein du personnel de la ZKB.

...

* * *

Début septembre

Passant brutalement du lycée à la vie professionnelle, Janarthan était à la peine, exactement comme il l'avait redouté. Quelques comportements efficaces se mirent bien en place, mais laborieusement et après trois semaines, il ne s'habituaît encore pas au costume, à ces souliers à nouer chaque matin – lui qui n'avait, de toute sa vie, jamais porté que des baskets qu'il enfilait sans les délayer. Et puis il y avait cette montre un peu ridicule, fièrement passée à son poignet par son père trois semaines plus tôt. Un cadeau cher acheté *au pays*, et qui ne valait que par le poids du métal.

Pour ce qui était de ses nouveaux collègues, ils l'appréciaient de façon... inégale. En particulier le second stagiaire de son service, un blond dont la mère travaillait à l'étage au-dessus – et le salaud bénéficiait d'explications à la maison, impossible sinon qu'il comprenne les consignes comme il le faisait, au quart de tour.

– Est-ce que quelqu'un, chez vous, pourrait passer ces écritures de son poste ?

Janarthan sursauta. Il rêvassait depuis une heure sur sa chaise, on était un mercredi, 17 heures approchaient et la directrice de l'agence venait de pousser la porte du bureau des stagiaires.

– Pardon ?! sursauta le jeune homme en se redressant.

– Ah, c'est vous, dit la femme en le reconnaissant.

– Oui... répondit Janarthan tout sourire.

C'était bientôt la fin de journée et il se prit à espérer qu'elle allait faire demi-tour.

– Ecoutez, reprit la grande blonde qui menait d'une main de fer son agence. J'ai un travail à confier à quelqu'un...

Elle lâcha la poignée de la porte, fit un pas pour pénétrer dans le bureau, puis ajouta : « Pourquoi ne sortez-vous pas un post-it ? Je n'aurai pas le temps d'expliquer plusieurs fois...

Visiblement de mauvais poil, elle était pressée.

L'habitude des notes à propos de tout, comme à la *Kantonsschule*, avait vite été repérée par les autres employés de l'agence.

– ...Et vous allez m'écouter attentivement, continua la directrice. Nous sommes en fin d'après-midi mais ces documents

¹ Ce stage.

doivent être traités avant demain matin.

– Je comprends.

– Votre ami, je ne sais plus son prénom, il ne travaille pas aujourd’hui ? Il n’y a vraiment que vous ? essaya-t-elle encore. Stressée en permanence, la femme semblait ce jour-là encore plus stressée qu’à l’ordinaire.

– Oui, il n’y a que moi... répondit Janarthan, qui espérait encore la voir trouver une autre solution.

Elle hésita encore une seconde, puis se lança :

– Bon. Je vais vous expliquer, vous allez vous concentrer.

Janarthan s’empara du bloc jaune en permanence sur son bureau ; c’était vraiment la tuile. Et juste le jour où il devait retrouver ceux de la classe pour quelques bières...

Dans les minutes qui suivirent la blonde lui parla comme à un débile, et d’ordinaire il s’embrouillait lorsqu’on s’adressait à lui de cette manière. Si à l’école les nouveaux enseignants admettaient sa lenteur plus ou moins rapidement, à chaque début d’année il fallait en passer par une pénible période pendant laquelle ses incompréhensions irritaient. Les choses rentraient dans l’ordre après une ou deux semaines, chacun apprenait à renoncer et à lui laisser le temps de reprendre les choses à son rythme le soir à la maison, mais on n’était plus à l’école...

– Un moteur de Tata, avec des problèmes de temps de chauffe, disait Dominic en se moquant.

* * *

Au final et contre toute attente, la journée de travail se termina bien. La directrice l’avait félicité et si le jeune stagiaire était ressorti de l’agence un peu tard, ça avait été de bonne humeur, d’autant qu’un grand soleil brillait sur toute la ville – une donnée météo imprévue des infos du 20 Minutes de la veille – Janarthan lisait les gratuits. Il serait en retard à la soirée bière, mais était-ce si important ?

Il choisit de descendre jusqu’aux quais de la Limmat, d’où il gagnerait ensuite la gare centrale, et tandis qu’il tournait dans la *Kronenstrasse* un parapluie sous le bras, (qu’il ramenait à la maison – le matin même, sa mère ne l’avait pas laissé partir sans), il se surprit à shooter dans un marron isolé. Un marron, déjà, en cette saison ?! s’étonna-t-il.

Levant la tête pour vérifier qu’en rebondissant ledit marron n’allait pas heurter une carrosserie, son regard tomba sur l’arrière d’une splendide Ferrari tout juste passée devant lui en rugissant.

On entendit la seconde suivante un coup de frein brutal, et aussitôt le bolide s’immobilisa face à un bâtiment peint en bleu il y a très longtemps : l’auto noire venait de se garer à 90 degrés, les roues avant sur le trottoir !

– Hein ?!!

Qu’un conducteur normal soit pressé ou nerveux au volant, passe encore, mais pas le pilote d’une telle mécanique... – se pouvait-il d’ailleurs que le propriétaire de cette FF immaculée loge dans une rue aux bâtiments si mornes ? On coupa les gaz dans l’auto noire mais aucune portière ne s’ouvrit, sans doute discutait-on à l’intérieur.

Janarthan ralentit le pas en pensant à son frère aîné. Il n’avait pas poursuivi ses études, et bossait aujourd’hui dans un hôtel et, ainsi condamné au luxe par procuration, il avait punaisé un poster de cette même FF au-dessus de son lit (les deux jeunes gens partageaient la même chambre) ...

En s’approchant pour admirer les courbes de l’auto, quelle ne fut pas la surprise du jeune stagiaire lorsqu’il percuta que

son conducteur, toujours au volant aux côtés d'une silhouette brune qui lui parlait avec de grands gestes... se trouvait être ce même prof avec lequel il avait passé du temps le jour du diplôme.

La portière passager s'ouvrit la première, et ce fut visiblement très en colère qu'une jeune femme s'extirpa de l'auto.

– Ce n'est pas vrai ! ... songea Janarthan en reconnaissant la femme.

Il ne s'agissait pas de n'importe quelle femme. L'avant-veille encore, le jeune homme l'avait aperçue dans les 20 Minutes.

Se pouvait-il qu'il se trompe ?

Impossible ; donc les ragots disaient vrai. Car c'était bien elle, en dépit de cette impression, au moment où la portière se referma en sonnant dans toute la rue, d'une dureté de traits qui faisait paraître son visage moins jeune que sur les photos.

Elle. Et elle vraiment furieuse...

Si l'instant d'avant, le jeune homme allait s'approcher pour mieux admirer le coupé de chasse italien, voire se faire reconnaître de son professeur, là il recula et s'immobilisa entre deux voitures stationnées, histoire de continuer à discrètement observer ce qui allait arriver.

Le prof finit par descendre de l'auto lui aussi, plus lestement que sa vitupérante passagère, et là, sans marquer d'attention à cette dernière qui maintenant l'invectivait sur le trottoir de la rue déserte, il la dépassa pour se diriger vers une petite allée entre deux bâtiments sombres. Apparemment, en ouvrant une petite grille, on pouvait gagner l'arrière du bâtiment bleu :

– Profailon ! Espèce de minable ! éructait l'Italienne en se baissant pour ramasser le portable tombé de son sac à mains.

– ...

– Mais on peut savoir où il va ? Où il va !!! ... s'étonna-t-elle, tout en s'immobilisant, sans suivre son compagnon.

Janarthan vit le prof remettre dans sa poche ses clefs de voiture avant de pousser la grille et, le temps que la brune referme en jurant le sac à main qu'elle ne tenait que par une hanse – pendant qu'il admirait au passage la jupe en cuir plutôt courte et de la même couleur que le sac à main – le prof avait disparu.

La femme secoua la tête. Elle extirpa une cigarette d'une boîte en métal dont elle fit tomber plusieurs autres. Elle jura encore, alluma la cigarette et se mit à marcher pour réfléchir. Janarthan dut se baisser pour ne pas être repéré.

La minute suivante elle se remit à fulminer et puis, d'un pas décidé, elle aussi prit aussi la direction de la petite grille :

– Parce que j'ai vu ce que j'ai vu, Profailon ! hurla-t-elle. Alors c'est dans ces taudis que tu trouves tes putes ? Je te préviens...

Et elle disparut elle aussi du champ de vision du jeune stagiaire qui, déconfit, traversa lentement la rue pour s'approcher. Des sortes de petits claquements métalliques s'échappèrent de sous le capot de l'auto noire. Il remarqua qu'une sorte de parking à vélos avait été aménagé sur le côté de l'immeuble bleu, mais on n'en voyait qu'un seul, abandonné à la rouille et sans roue avant. À cinq mètres, la petite grille semblait donner sur un jardin ou une cour intérieure. Janarthan fut tenté de suivre le couple.

Il fit quelques pas jusqu'à la grille et s'aperçut qu'il s'agissait d'une cour arborée, de taille étonnante en ville et complètement envahie par une végétation luxuriante et désordonnée. L'endroit donnait une impression d'abandon ancien.

Une envie irrésistible saisit le jeune homme de pousser, lui aussi, la petite grille.

Devant lui tout était silencieux, par endroits la peinture bleue s'écaillait sur le mur à sa droite. Près du vélo, côté porte

d'entrée, certaines boîtes aux lettres étaient défoncées. En levant la tête par-dessus la grille, le jeune homme remarqua que toutes les fenêtres de la cour étaient closes : une telle quantité d'immeubles inhabités à Zurich ?

Fut-ce à cause de la couleur bleu passé qui lui rappela son fond d'écran, sur lequel on voyait une enfilade de maisons peintes, un cliché pris *au pays*, ce lointain pays dans lequel il n'était allé que deux fois ? Ou bien escomptait-il une anecdote croustillante pour dériver les quolibets (à propos de son retard, à propos de Maureen ?) qui l'accueilleraient sans doute quand il arriverait chez Francesco – celui de leur classe qui avait envoyé un message parlant d'*écluser des bières* – Dominic serait aussi de la soirée, il l'avait lu sur son smartphone en début d'après-midi.

Sa curiosité l'emporta sans doute à cause de tout cela, mélangée à d'autres éléments confus, et, après avoir baissé les yeux sur le parapluie qu'il trimbrait pour rien, sur ses souliers qui lui faisaient moins mal, sa main se posa sur la petite grille en fer.

* * *

Les différents immeubles de la cour semblaient pareillement désaffectés. Ils étaient la parfaite version de départ des immeubles autrefois ouvriers que les bobos retapaient dans cette partie de la ville – et aux dires des collègues à la pizzeria le midi, à prix d'or...

Le jeune stagiaire parcourut une centaine de mètres en prenant garde qu'aucune ronce ne s'accroche à ses *habits de travail*, et soudain il entendit du bruit. Il eut à peine le temps de se dissimuler derrière une cabane aux planches élimées, laquelle avait dû faire la joie de gamins sans doute aujourd'hui devenus grands-pères, que la jolie brune repassait devant lui. Sa démarche n'avait plus rien de glamour, elle était toujours aussi furax, Janarthan se tenait immobile caché à moins d'un mètre d'elle mais elle passa sans le remarquer. Elle repartait vers la rue et s'énervait dans son smartphone :

– Je me fous, jeune fille, que ce faux cul de Stephan Giess soit en rendez-vous ! ... Vous avertissez Maître Giess – comme vous dites –, que je suis en ligne... Non, je ne quitte pas !

La petite grille en métal claqua et Janarthan resta dissimulé, s'attendant à voir son prof emprunter le même chemin que l'actrice furieuse.

Sauf qu'au bout de cinq longues minutes – à sa montre – sans rien, le jeune homme n'y tint plus, il s'avança plus avant dans la cour, laquelle ressemblait plutôt à la mise en commun de quatre ou cinq grandes cours d'immeubles ouvriers. Une dizaine de constructions vétustes délimitait les lieux, et chacune datait du début du siècle précédent. Rien n'avait apparemment fait l'objet d'entretien depuis des lustres, et la tristesse des crépis paraissait comme soulignée par le gris de deux ou trois façades un peu moins anciennes que les autres.

Si la plupart des fenêtres étaient closes par d'antiques stores en bois, ou des volets dont la peinture s'écaillait, on apercevait à certains étages des restes de rideaux crasseux s'effilochant derrière des vitres à peine translucides : que pouvait faire son prof dans de tels parages, se trouvait-il à l'intérieur d'un bâtiment autour de cet espace abandonné ?

– Et lorsqu'on a les moyens de s'offrir une FF, on a quel rapport avec ces taudis ?

Malgré la peur d'être surpris sur une propriété privée, la peur ou cette drôle de pulsion qu'il connaissait bien, comme un

froid nerveux dans son ventre, Janarthan continua d'avancer. La peur était dans son esprit une maladie au même titre que l'asthme, et c'est en maudissant sa couardise qu'il marcha vers le bâtiment le moins abîmé. Là il scruta plus attentivement les fenêtres du premier, elles étaient éclairées par un rayon de soleil qui passait entre les arbres et on relevait une sorte d'esthétique dans tout ça ; on aurait dit un cliché nostalgique sur un site de photos.

Le bâtiment devant lui était vide, comme les autres, tout ici était vide. Désert...

Revenant sur ses pas, indécis, Janarthan se laissa tomber sur un banc attendant à la cabane derrière laquelle l'actrice italienne ne l'avait pas vu. Le banc faisait partie d'une aire de jeux avec un portique sans balançoires rouillé. Il leva les yeux pour scruter les étages sur la façade devant lui. Pas âme qui vive. Au premier étage une fenêtre sans volet laissait apercevoir un intérieur inhabité depuis des décennies.

– Le décalage entre ce quartier et ces bâtiments, n'est-ce pas celui entre cette voiture et une vie de prof ?... s'interrogea le jeune homme – étonné lui-même de cette soudaine capacité à mettre en mots son impression.

Un avion passa très haut dans le ciel.

Dans cette cour tous les verts devenaient gris : il y avait celui des volets, ceux des différents arbres, celui des feuilles du lierre qui pousseraient le long d'un tronc d'arbre famélique devant lui, et puis le vert de l'herbe et des ronces, tout cela semblait installé dans une sorte de ternitude éloignée de la vie, du monde réel, de la ville ; comme pas concerné par le bleu du ciel au-dessus des toits...

L'endroit est fait pour l'hiver. La neige. Ou mieux, les ciels pluvieux de débuts de soirée...

Où son prof avait-il pu disparaître ? Sans doute qu'un passage permettait de passer de ce jardin à d'autres bâtiments plus normaux.

– Mais alors pourquoi faire un détour par ici ?

La tête baissée sur son inutile parapluie, Janarthan en était là de ses réflexions lorsqu'il lui sembla qu'une ombre bougeait du côté de la grille, comme un fantôme ressortant de la cour. Il tendit le cou mais ne vit rien, autour de lui tout avait ce même air tranquille et délabré.

Fausse alerte.

Repasser la petite grille, repartir d'ici ? Sauf qu'il aurait tellement aimé comprendre...

En se levant, le jeune homme mit par jeu le parapluie sur son épaule, façon gentleman ayant pris une décision, puis en regardant le sol comme font les enfants, il suivit une série de dalles abîmées qui le mena au bâtiment le plus près de la grille d'entrée. Ayant repéré un petit escalier en béton moussu, il l'emprunta avant de coller son front contre une porte en fer grisâtre, laquelle permettait apparemment d'accéder à un sous-sol. Elle était fermée à clef, et il sembla au jeune homme qu'il en allait ainsi depuis très longtemps...

Une ou deux fois son front heurta lentement la porte, pensif, puis il remonta et d'autres dalles le conduisirent devant d'autres escaliers, en tous points semblables et au bas desquels on trouvait des portes similaires. Aucune d'entre elles ne semblait avoir été entretenue ou repeinte plus récemment que les autres, mais Janarthan finit tout de même par repérer un bec-de-cane moins rouillé.

Se pouvait-il que son professeur ait disparu en empruntant cet escalier-là ? se demanda-t-il.

Il revint quelques minutes s'asseoir sur l'aire de jeu, dérangeant au passage plusieurs corneilles qui semblaient jouer à

projeter du gravier et puis, soudain décidé à tenter quelque chose avant de se retrouver sur le chemin de la gare et de sa soirée, il se leva brusquement et repartit comme un automate en direction de la porte qui avait attiré son attention.

* * *

En proie à des sentiments contradictoires – et à cette peur qui prenait parfois son ventre –, Janarthan posa sa main sur la poignée. Elle s'abaissa avec facilité et la porte s'ouvrit sans émettre le moindre grincement.

S'habituant à l'obscurité, peu à peu ses yeux reconnurent un couloir de caves collectives. En plissant les sourcils pour mieux distinguer ce qui se trouvait face à lui, le jeune homme fit un premier pas, puis un deuxième. L'étroit couloir était plongé dans le silence, et une humidité pleine d'odeurs, de forts relents de terre, se dégageait du sol et des murs piqués.

Janarthan avisa un interrupteur en malachite noir qu'il actionna à plusieurs reprises. En vain, rien ne se produisit et il se dit que si on le surprenait, il aurait du mal à justifier sa présence dans un endroit à peine éclairé par un jour de cave qu'il distinguait maintenant à l'autre bout du couloir.

L'air autour de lui était frais, presque froid. Il se remit à avancer, d'un côté du couloir on voyait des portes closes en bois sombre, sur lesquelles autrefois quelqu'un avait grossièrement inscrits un numéro à la peinture blanche...

Comme la porte venait de s'ouvrir avec facilité, se pouvait-il que son prof soit passé par ici et que l'aspect des lieux ait découragé la femme brune ?

Il y avait de quoi...

Janarthan songea à appeler, à faire connaître sa présence. Puis il se dit que si la cave permettait de rejoindre les étages par un escalier, il pourrait toujours remonter au rez-de-chaussée et discrètement ressortir côté rue... ?

Coup d'œil à sa montre, il était un peu plus de 19 heures. Il fallait qu'il se décide : ou avancer, ou reculer.

Malgré l'obscurité que son téléphone portable éclairait partiellement, et son cœur qui s'emballait, la curiosité restait la plus forte et ce fut l'oreille aux aguets, le ventre glacial que Janarthan se remit à avancer dans le couloir sombre...

Habillée comme il l'avait vue tout à l'heure, jamais la femme de l'auto ne viendrait se salir dans un coin pareil.

– Quelle femme, quand même ! sourit-il. Si ça bardait !

Qu'avait bien pu faire, ou dire, leur si calme professeur ? ...

Et puis comment un intellectuel comme lui pouvait-il fréquenter une femme pareille ?

Chaque cave du sous-sol était une pièce hermétiquement fermée. Le couloir distribuait des portes sombres espacées de quelques mètres et beaucoup plus robustes que celles qu'on trouve dans les caves suisse – avec ordinairement juste un cadenas et quelques lattes à claire voie séparant de petits entrepôts privés. Ayant tourné trois fois à angle droit, en atteignant un quatrième soupirail crasseux qui laissait passer le jour, Janarthan reconnut les cris des corneilles qui se chamaillaient dans la cour, et il comprit alors que le souterrain dessinait un carré dont il venait de faire le tour.

Mieux habitués à la pénombre, ses yeux distinguèrent les vastes trous creusés dans le sol en terre battue dans le dernier pan de couloir. Ils avaient une ou deux fois failli lui faire perdre l'équilibre, comme des nids de poule géants dans lesquels un animal recroquevillé aurait pu s'installer et dormir...

– Mais qu’est-ce que je fais ici ? se demanda-t-il.

Deux heures plus tôt, il suait sang et eau dans les bureaux pourtant climatisés de la ZKB, et maintenant il jouait les explorateurs...

Après avoir refait le trajet et compté une centaine de pas dans chacun des quatre tronçons, il s’immobilisa sans trop savoir pourquoi face à une porte taillée dans un bois plus clair que les autres. Tout aussi solide, elle était munie en son centre d’une sorte de guichet en verre rendu opaque par les ans. Approchant son visage, Janarthan eut l’impression d’entrevoir un curieux rougeoiement tridimensionnel... Sans réfléchir, il posa aussitôt sa main sur la poignée et là, à peine son geste ébauché, il se retrouva pris de vertiges...